

M^{ME} LOUISE COLET.

« Nous avons concouru quatre fois pour le prix de poésie, et quatre fois nous l'avons remporté. Comme cela n'était jamais arrivé à aucune femme, le public s'est étonné, et quelques-uns ont crié à la faveur. Nous avons repoussé du sourire, et aujourd'hui nous repoussons de la parole cette opinion. Chaque fois que nous avons eu le prix, la protection a toujours été accordée à l'œuvre, jamais à la personne. »

Telle fut la façon à la fois digne et énergique dont M^{me} Louise Colet se défendit de devoir ses succès officiels à la protection et à la faveur. On l'avait, en effet, accusée d'avoir eu recours à la protection de divers académiciens, notamment de M. Cousin. Mais cette accusation ne fut jamais prouvée : la valeur littéraire des pièces couronnées suffit d'ailleurs à expliquer les succès académiques de M^{me} Colet. Ces

quatre pièces sont : *le Musée de Versailles* (1839); *le Monument de Molière* (1843); *la Colonie de Mettray* (1852); *l'Acropole d'Athènes* (1855).

Née en 1810 à Aix, dans le département des Bouches-du-Rhône, Louise Révoil (plus tard M^{me} Colet) fut élevée par deux tantes au château de Servannes; car elle avait perdu ses parents quand elle était encore tout enfant.

Merveilleusement belle, Louise était passionnée aussi bien pour l'étude que pour le jeu. Elle apprit le latin et se livra à des études bien supérieures à celles dont s'occupaient d'ordinaire les jeunes filles, surtout à cette époque. De bonne heure, elle montra un cœur compatissant à toutes les misères, vertu exquise qu'elle conserva pendant toute sa vie, comme on le verra par la suite. Jamais les pauvres gens du pays ne s'adressaient à elle en vain; le plus souvent, Louise s'ingéniait à prévenir leurs demandes. « C'est une fée, la petite demoiselle, » disaient-ils en leur naïf langage.

De bonne heure aussi, la jeune fille sentit s'éveiller en elle son goût pour la poésie. Ses premiers essais ne plurent d'ailleurs que médiocrement à ses tantes, et n'obtinrent point d'encouragement de leur part.

— Caprice de fillette! murmuraient-elles, en raillant leur nièce sur sa manie d'écrivasser. Va, mon enfant, aligne des vers : tu reconnaîtras bientôt que l'existence est en prose.

— Ah! c'est possible, quand on ne la poétise pas! répondait Louise en souriant.



M^{me} LOUISE COLET.

Toutefois, les dispositions poétiques de la jeune fille ne firent que s'accroître chaque jour davantage. A dix-huit ans, elle vint à Paris, et son premier soin fut de chercher à faire publier ses vers par les Revues à la mode. Ses débuts furent d'ailleurs fort heureux, et ses vers furent acceptés d'emblée à l'*Artiste*, que venait de fonder Ricourt.

« Ce diable d'homme, raconte Eugène de Mirecourt, semble avoir eu pour mission d'appuyer de son patronage les talents inconnus, et de distribuer à autrui les lauriers que jamais il ne chercha pour lui-même. Il causait avec Louis Boulanger, le jour où M^{lle} Révoil, un peu émue de sa démarche, entra dans les bureaux de l'*Artiste*. Nos deux amis se levèrent, tout émerveillés de cette visite radieuse, et Ricourt avança un fauteuil. Louise lui offrit un petit rouleau de papier, noué d'une faveur bleue.

« — Ce sont quelques vers de ma composition, dit-elle. Auriez-vous, s'il vous plaît, l'obligeance de les parcourir?

« — Volontiers, madame, à l'instant même, dit Ricourt.

« Il prend le manuscrit, le déroule, et lit d'abord deux ou trois strophes tout bas; puis, s'enthousiasmant à mesure qu'il avance dans cette lecture, il achève la pièce à haute voix et s'écrie :

« — Mais ces vers sont ravissants, madame! Vous avez le souffle lyrique de Victor Hugo, avec une forme plus pure et plus sévère.

« Louise s'inclina toute confuse devant cet éloge qu'elle était loin d'attendre, et pour lequel nous ne chercherons pas noise à Ricourt.

On comprend l'exagération en pareille circonstance. La galanterie en a fait dire bien d'autres.

« — Quoi! monsieur, balbutie-t-elle, vous les trouvez dignes d'être insérés dans l'*Artiste*?

« — Oui, madame, répond notre aimable rédacteur en chef, et l'*Artiste*, je vous le déclare, demeure votre obligé, car il n'est malheureusement pas assez riche pour les payer ce qu'ils valent.

« A ces mots, il sonne le garçon de bureau.

« — Portez cette copie à l'imprimeur, sera l'en-tête du journal.

« Louise salue de sa plus belle révérence et sort.... L'*Artiste*, à dater de ce moment, fut l'écrin privilégié où M^{lle} Révoil déposa les perles fines de sa muse. Nous la voyons se lier avec tous les collaborateurs du journal, nombreuse pléiade d'écrivains et de peintres, parmi lesquels nous citerons Eugène Delacroix, Delécluze, le bibliophile Jacob, Champmartin et Chenavard.

« On présenta bientôt notre héroïne à M^{me} Récamier.

« L'illustre septuagénaire prit en affection M^{lle} Révoil, et Louise devint son intime amie.

« Tous les jours on mettait à l'Abbaye-aux-Bois le couvert de la jeune Provençale. Elle fut le rayon de soleil qui réchauffa quelques années encore les hôtes à cheveux blancs de ce dernier esprit français. Chateaubriand et le duc Matthieu de Montmorency eurent pour Louise toutes sortes de paternelles tendresses. »

C'est dans le salon de M^{me} Récamier que Louise Révoil fit la

connaissance du musicien Hippolyte Colet. Les deux jeunes gens se plurent et songèrent bientôt à se marier ensemble. Les premières années du mariage furent heureuses. Mais à la longue tout se gâta.

Une rivalité sourde entre les deux époux, artistes tous les deux, les amena à se séparer. Mais M. Colet souffrait d'une maladie de poitrine. « Quoique jeune encore, il avait déjà la taille voûtée. Sa démarche et ses mouvements étaient pénibles et comme douloureux. Lorsque le mal atteignit sa dernière période, Louise, qui avait oublié tout pour aller prodiguer des soins à son infortuné mari, obtint qu'il rentrât chez elle, et le soigna jour et nuit avec le plus angélique dévouement. Pas un reproche au sujet des anciens torts, pas l'ombre d'une récrimination. Cependant le malade eut le caprice, le jour même de son agonie, de vouloir retourner dans le logement qu'il habitait depuis la séparation.

« — Tout est fini, ne le contrariez pas, dit le médecin.

« Deux heures après avoir été transporté chez lui, M. Colet mourut dans les bras de sa femme, qui le pleura sincèrement et paya ses dettes. »

Voici les vers qu'elle a consacrés à son souvenir en mai 1851 :

En me voyant passer sous mon vêtement noir,
Ils disent, me jugeant comme ils jugent les femmes :
« Ce deuil n'est qu'apparent, ce deuil cache l'espoir. »
L'espoir ! Vous qui parlez, regardez dans mon âme.

.

Je marchais, souriante, à ton bras inclinée,
 Le long des peupliers qu'éclairait le couchant.
 Sur la lande, un vieux pâtre entonnait un vieux chant ;
 A l'horizon flottait la Méditerranée.

Tous les chastes trésors en secret amassés
 Dans une âme de vierge, entre toutes choisie,
 Furent pour toi : candeur, fierté, foi, poésie,
 Parfums mystérieux qu'en ton sein j'ai versés.

Oh ! comme le destin aurait pu nous sourire,
 L'un sur l'autre appuyés, si tu l'avais voulu !
 Tu le sais maintenant que la mort t'a fait lire
 Dans mon cœur où, vivant, tu n'as jamais bien lu,

Je ne t'accuse pas ; je me souviens, je pleure ;
 L'âme de mes enfants est éclosée par toi ;
 Et de ton sein glacé, jusqu'à ce que je meure,
 Les derniers lattements retentiront pour moi.

M^{me} Colet avait publié son premier recueil de vers dès 1836, sous le titre de *Fleurs du Midi*. Elle donna, depuis lors, successivement au public plusieurs autres volumes de poésies. Nous citerons entre autres : *Penserosa*, en 1839 ; *le Réveil de la Pologne*, en 1846 ; *les Chants des Vaincus*, la même année ; *le Poème de la Femme*, de 1853 à 1856.

M^{me} Colet a publié également des romans, études, récits de voyages, etc., tels que *la Jeunesse de Mirabeau* (1841) ; *les Cœurs brisés* (1843) ; *Filles et Saintes* (1844) ; *Deux Femmes célèbres* (1846) ; *Lui*, roman contemporain (1859) ; *les Derniers Marquis* (1867) ; *les*

Derniers Abbés, mœurs religieuses de l'Italie (1868). On lui doit enlin quelques essais dramatiques : *la Jeunesse de Goethe*, comédie en un acte, en vers ; *Jules César et la Tempête*, traductions de Shakespeare, faites en collaboration avec Jay ; *Charlotte Corday et Madame Roland*, tableaux dramatiques.

M^{me} Colet publia aussi une édition des *Œuvres morales de M^{me} de Lambert* et une traduction des *Œuvres choisies de Campanella*.

Quelques anecdotes, racontées par Eugène de Mirecourt, vont faire connaître le caractère de M^{me} Colet, avec ses qualités et ses défauts. On verra que jusqu'à la fin de sa vie (1876) sa qualité dominante fut la bonté et la charité.

« Dans son salon, dit le célèbre publiciste, pendant que l'esprit pétillait sur ses lèvres, et que, presque seule, elle fait les frais d'une conversation brillante, sa main, cette belle main qui a écrit tant de vers délicieux, s'emploie bourgeoisement à ces menus ouvrages de broderie et de crochet qu'affectionnent les femmes. Louise a, dans son intérieur, l'ordre et la régularité d'une ménagère hollandaise.

« Un jour, elle lisait à un ami qui était venu lui rendre visite les premières scènes de *la Jeunesse de Goethe*. Tout à coup une préoccupation de ménage lui traverse l'esprit. Elle appelle sa bonne.

« — Suzanne, dit-elle, rendez-moi vos comptes. Qu'avez-vous acheté?

« Aussitôt elle va prendre sur un guéridon, à côté du buste de Chateaubriand, son livre de dépenses, et y inscrit les acquisitions du jour. Puis elle reprend sa lecture. Mais bientôt elle est distraite par une

préoccupation nouvelle qui a rapport, non plus au ménage, mais à la coquetterie.

« — Suzanne, la couturière a-t-elle apporté ma robe?... Et la blanchisseuse, lui avez-vous recommandé de mieux empeser mes jupons ?

« Cette fois, l'ami, qui est un homme de sens, comprend que la matière ne sera pas épuisée de sitôt. Il prend congé de Louise, et celle-ci ne songe pas à le retenir.

« M^{me} Colet, du reste, a cette faculté singulière de pouvoir vailler tout en causant de choses absolument en dehors du sujet qu'elle traite. Elle ne va pas chercher, comme Boileau, la rime fugitive au fond d'un bois solitaire ; elle la trouve au bout de sa plume, tout en additionnant le mémoire de l'épicier. Elle joint à l'ordre et à l'économie, vertus bien rares chez une muse, un désintéressement sans bornes, une générosité parfaite et beaucoup de grandeur d'âme. Compatissante et sensible, elle a, dans son histoire, un nombre infini de bonnes actions et de traits de bienfaisance.

« Un jeune peintre fréquentait depuis quelque temps son cercle. Il y venait en habit noir assez propre ; et comme il ne laissait jamais échapper une plainte, on était loin de le croire dans une position malheureuse. Très assidu aux réunions d'abord, il cesse brusquement d'y paraître. Six semaines s'écoulent sans qu'on le voie. M^{me} Colet s'inquiète et demande de ses nouvelles à l'ami qui le lui a présenté.

« — Hélas ! répond celui-ci, le pauvre garçon est malade.

« — Ah ! mon Dieu ! le soigne-t-on bien, au moins ?

« — Il n'est pas riche, madame ; c'est tout vous dire.

« Une heure après ce dialogue, on frappait discrètement à la porte de la mansarde qui servait d'atelier au jeune peintre. Le besoin, plus que la maladie, le clouait sur son grabat.

« — Entrez ! dit-il, croyant recevoir l'importune visite de quelque créancier.

« Or, c'était Louise en personne, chargée de gâteaux légers, d'un poulet froid et d'une bouteille de vin de Bordeaux.

« — Vos amis pensent à vous, dit-elle avec un séraphique sourire, et voici ce qu'ils vous envoient ; mais il n'y faut pas toucher, si vous avez la fièvre.

« En un clin d'œil, tout en parlant au malade, l'excellente femme ramasse les toiles disséminées dans l'atelier, puis les emporte, avant que l'artiste, muet de surprise, ait pu desserrer les lèvres. Dans le salon de M^{me} Colet, le soir même, une loterie s'organise. Tous les lots se composent des tableaux qu'elle a rapportés de la mansarde. Les billets s'enlèvent, et la noble protectrice envoie bientôt une somme considérable au jeune malade. On cite de Louise mille traits de ce genre.

« Elle est la bienveillance et la sympathie incarnées. Si la gêne vous afflige, si quelque embarras entrave vos efforts, elle sait prévenir avec une délicatesse admirable des aveux toujours pénibles, vous ouvre spontanément sa bourse et ne se montre avare ni de démarches ni de sollicitations....

« En retour de cette obligeance si cordiale, M^{me} Louise Colet dispose sans façon de vos petits services. Jamais elle ne met de lettres à la

poste. Ses visiteurs sont priés, avec un agaçant et irrésistible sourire, de vouloir bien porter, *en se promenant*, son courrier de chaque jour. »

Citons en terminant le sonnet suivant, adressé par M^{me} Colet à sa fille, pièce de vers dans laquelle se montrent toutes les qualités de cœur et d'esprit de cette excellente femme, et qui est en outre un véritable chef-d'œuvre :

A MA FILLE.

SONNET.

Tu t'élèves, et je m'efface;

Tu brilles, et je m'obscurcis;

Tu fleuris, ma jeunesse passe,

L'amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,

Laisse-moi langueurs et soucis;

Sois heureuse, enfant, prends ma place :

Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime;

Ton destin, c'est mon destin même;

Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succède à ta mère ravie;

Pour les ajouter à ta vie,

O mon sang, prends mes derniers jours !